

L'image du corps et la lettre, l'écriture chinoise : introduction

XU dan

Le concept d'image du corps n'est pas un concept classiquement freudien ni lacanien. D'une part, il renvoie facilement les cliniciens à la dimension d'Imaginaire où se trouve le concret de la pratique. D'autre part, il est d'usage courant en pratique psychanalytique, nombreux auteurs y font appel, dont la plupart notamment en appui à une clinique de la psychose ou de l'enfant. Autrement dit, lors que la clinique rencontre des niveaux de l'organisation ou de la désorganisation du moi, l'interrogation renvoie facilement au moi corporel.

Imaginaire, Symbolique et Réel forment une topique dans la pensée de Lacan, et l'imaginaire y est le champ du moi. Invention lacanienne de l'Imaginaire, par le biais du stade de miroir dans la théorie de ses premières années, veut expliciter l'ambiguïté freudienne de la formation du moi. Le moi est formé par une intégration de l'image spéculaire, au moment où il en est aliéné. L'intégration de l'image-autre constitue la première opération de l'intégration de l'inconnu, de l'étrangeté en soi, et de l'inattendu. En un temps ultérieur, le concept du réel et de l'objet petit a permet de situer profondément cette intégration dans un effet de perte, qui peut renvoyer à la fameuse observation *Fort-da* de Freud par exemple où, concrètement, se situe l'expérience de la présence-absence qui inspire constamment les cliniciens dans leur approches thérapeutiques. C'est aussi l'aller-retour entre la théorie et la pratique qui fait s'épanouir cette notion de l'image du corps, sur quoi je m'appuie pour mon point de départ.

L'opération clinique ne peut pas ne pas passer de l'imaginaire, mais la psychanalyse est censée modifier les rapports du sujet au réel. L'aire imaginaire permet une série des intermédiaires si bien qu'elle incarne une fonction plutôt qu'un profit de l'image ou de l'imagination, soit la fonction imaginaire de castration.

Du coup, l'image du corps se situe au $(-\phi)$, le phallus négativé, comme Lacan l'indique dans *Subversion du sujet et dialectique du désir*(1960)¹, soit l'image spéculaire de phallus, vient à symboliser la place de la jouissance, non pas en tant que lui-même, non pas en tant que l'image non plus, mais en tant que partie manquante à l'image désirée, qui est désigné par Lacan en (-1) , soit la fonction de manque de signifiant. C'est (-1) qui est le support du passage de l'imaginaire au symbolique, du $(-\phi)$ de l'image phallique au phallus symbolique impossible à négativer, signifiant de la jouissance (Φ) .

En ce sens, la fonction imaginaire, qui est désignée par Freud comme l'investissement de l'objet comme narcissique, d'une part, se distingue de la fonction symbolique, d'autre part, elle la voile du même coup qu'elle lui donne son instrument grâce à $(-\phi)$ qui porte sur la fonction imaginaire de castration.

¹ Subversion du sujet et dialectique du désir, Jacques Lacan, Ecrits 2, Nouvelle édition, Seuil, 1999

La castration n'est pas un fantasme, formulé par Lacan, « Il s'agit maintenant de savoir ce que veut dire cette castration, qui n'est pas un fantasme, et dont il résulte qu'il n'y a pas de cause du désir que produit de cette opération, et que le fantasme domine tout la réalité du désir, c'est-à-dire la loi »². C'est le fantasme ($\$ \diamond a$) dans sa structure contenant ($-\phi$) qui permet de gérer la castration, une castration telle que la jouissance soit refusée du même coup qu'elle s'atteigne sur l'échelle renversée de la loi du désir. Ainsi, l'image du corps est située dans l'ordre de fantasme. La capacité à fantasmer, c'est de réaliser une ouverture par « l'action de ($-\phi$) » et d'intégrer une espace où se trouve un écart entre l'Autre maternel et le sujet, où un rapport entre le sujet et l'objet puisse circuler.

S'il y a une image du corps concernant la forme, c'est la jouissance du corps qui essentiellement fait la forme du corps : « L'image du corps telle que je l'ordonne de la relation narcissique en tant qu'un tournant de principe, elle se lie à une propriété essentielle dans l'économie libidinale considérée, la maîtrise motrice du corps. Grâce à cette maîtrise motrice, l'organisme qualifiable de ses rapports au symbolique, l'homme se déplace sans jamais sortir d'une aire bien définie, en ceci qu'elle lui interdit une région centrale qui est proprement celle de la jouissance.»³

Le corps de jouissance est inévitablement marqué par le langage. C'est le signifiant qui découpe le corps jusqu'à produire les chutes de l'objet a du même coup qu'il fait l'espace de la jouissance ainsi que le corps de la structure. Le corps est donc considéré par rapport à son orifice qui constitue sa structure essentielle, où l'objet perdu en tant que le manque constituant du désir issu de premières expériences de satisfaction au champ de l'Autre.

Dans la psychose, notamment la schizophrénie, il y aurait une jouissance réelle qui serait disjoint, ne se logerait plus dans le lien qui se noue au Symbolique et au Réel, c'est le délire qui viendrait à la place de l'Imaginaire ou du semblant et qui remplit violemment la construction nécessaire du fantasme. C'est à cause de « l'objet petit a dans sa poche » comme disait Lacan, qu'il n'y a pas de séparation, pas de l'objet constituant, tout le symbolique est réel. La jouissance est prise dans le corps en tant que tel. L'effet du langage n'est plus l'effet de perte. Les mots collent au corps, se présentent par l'hallucination et le délire.

Il s'agit de fabriquer le corps pour avoir un corps. Il est nécessaire d'avoir une base suffisante de fantasme plus ou moins bien agencée pour pouvoir vivre, pour tenir « la continuité d'existence ».

Par ailleurs, peut-on dire que le corps est toujours une substitution? Tout comme il n'y a pas de refoulement sans retour du refoulé et c'est seulement par l'étude des rejets de l'inconscient qu'on a l'accès à ses propriétés, le corps est-t-il le corps aux symptômes qui seraient les rejets? Par quoi on rapproche notre corps?

² Jacques Lacan, le séminaire livre XVII, L'envers de la psychanalyse, Edition du Seuil, 1991. P149

³ Jacques Lacan, le séminaire livre X, L'angoisse, Edition du Seuil, 2004. P305

Ainsi, Le corps est comme l'effet du langage, dont la structure rend impossible. C'est l'impossible qui tient lieu de réel, un réel qui constitue un trou dans le Symbolique à partir duquel s'organisent le fantasme du sujet et le désir. Je voudrais terminer ce paragraphe en mettant l'accent sur cette *négativité* de la structure, qui fait la « maîtrise motrice » de l'être, comme explicité ci-après: « Par contre ce qui fait fonction de réel dans le savoir, ce sont, disons : les 'négativités' de la structure. Ce terme est une façon de désigner ce que la structure de langage rend impossible. Lacan a d'abord fait du fantasme ce qui fait fonction de réel par l'impossibilité à dire de cet 'objet qui manque', on 'n'a plus' quoiqu'il engendre les plus-de-jour d'où le désir s'articule à la jouissance. C'est l'impossible qui tient lieu de réel. La vérité est toujours mi-dite. »⁴

Je réunis les trois termes l'image du corps, la lettre et l'écriture chinoise dans le titre de ce texte, c'est parce que, au départ, j'ai pensé à un proverbe chinois : *Zi Ru Qi Ren*, je le traduis en français comme *Ce qui s'écrit en tant qu'être (comme ce qu'on est)*. Comme s'il y avait la *lettre* et *l'être* sous-entendu.

L'écriture chinoise est un cas unique. Née vers le II milliaire avant J.C., elle est la seule qui reste fidèle jusqu'à aujourd'hui à ses origines. Dans presque toutes les civilisations, les premiers signes ont été invariablement des dessins, des pictogrammes et des combinaisons de pictogramme. L'apparition de l'alphabet mille ans avant J.C., qui marque un bouleversement dans l'écriture occidentale, n'est pas connue dans l'écriture chinoise. L'écriture chinoise n'a compris que sa maturation au long de millénaire et des changements adaptés à chaque époque dans le déroulement historique.

Il n'y avait pas une révolution alphabétique dans l'écriture chinoise, qui conserve toujours un aspect figuratif (*forme*). Cependant, non seulement il est prouvé que « Ce que les pictogrammes ont de plus étrange, c'est que tout en ayant gardé une apparence de figures (rappels du monde des icônes), ils n'en sont plus »⁵, aussi « une écriture peut être figurative, elle est toujours, comme un langage, articulée symboliquement »⁶.

La rationalisation de caractère chinois a obéi à trois principes majeurs: celui de la dérivation graphique systématique pour la création de graphies nouvelles; celui de l'emprunt d'homophones, consistant à un glissement sur la même graphie, d'un mot à l'autre par homophonie, parce qu'il paraissait trop difficile de créer des graphies spécifiques pour les derniers ; et celui de double, apparemment de toutes les graphies du lexique par les sous-graphies qui les composent. En se conservant ces principe, il s'est vite révélé nécessaire à fabriquer un type de l'écriture plus répandu appelé *XingShen (forme et son)* qui est composé de *forme*, sous-graphie de forme significative, qui est qualifié de clé ou de

4 Colette Soler, Lacan, l'inconscient réinventé, PUF, 2009. P18

5 Brigitte Bartandier, le texte en filigrane, in Du corps au texte, approches comparatives, édité par Brigitte Baptandier et Giordana Charuty, Edition société d'ethnologie, 2008. P14

6 Lacan, Ecrit, Seuil, P470

radical, et de *son*, sous-graphie approximativement homophone. Ce type de construction se généralise à tout le lexique graphique, et constitue plus de 80% de mots dans le premier dictionnaire des graphies chinoise rédigé par le grand lexicographe Xu Shen. Dans ce type de mot, ce qui est intéressant, c'est que non seulement la sous-graphie *clé* est destinée à la signification, aussi la sous-graphie phonétique a été attachée une certaine valeur sémantique plus ou moins floue qui prévaut sur la dimension phonématique. Autrement dit, l'écriture chinoise consiste non pas en unités phonétiques, mais en unités sémantiques au niveau de la production du sens. Ceci caractérise aussi le mode de parole vocale qui véhicule le discours significatif.

Du coup, la partie *forme*, tout comme ce qu'on l'appelle dans son nom *clé*, devient ce qui est décisive. Cette perspective s'exerce par tout l'acte d'écrire, se déploie notamment dans la calligraphie, et un peu plus loin dans la peinture à l'encre. La calligraphie chinoise n'est pas un art mineur lié au métier très ordinaire de copiste, ni un art ornemental comme la calligraphie arabe. Elle est considérée comme l'art «le plus sublime des arts plastiques» qui «fait déboucher le calligraphe sur la totalité de l'univers du sens»⁷, si bien qu'elle soit l'élément qualitatif du calligraphe propre qui est le plus souvent un lettré.

Lacan a désigné l'écrit dans son séminaire XVIII *D'un discours qui ne serait pas du semblant* en se référant au titre de ce dictionnaire de Xu Shen: «ce qui s'appelle le Chouo-wen, c'est-à-dire, justement, le *Ce qui se dit, en tant qu'écrit*. Car wen, c'est écrit, n'est-ce pas?»⁸. Ce mot Wen, est aussi le signe de civilisation en chinois, indique-t-il. Dans la perspective qu'ouvre Lacan, l'écrit, identifié à la «représentation de mot, est ce qui est déjà là avant que vous s'en fassiez la représentation écrite, avec tout ce qu'elle comporte. Ce qu'elle comporte, c'est ce que le monsieur du Chouo-wen avait déjà découvert au début de notre âge. C'est l'un des ressorts le plus essentiels de l'écriture»⁹. Autrement dit, est-ce que l'écrit qui se fabrique du langage est l'équivalent du dire qui vient d'où le réel commande à la vérité? Est-ce que ceci est indiqué d'une manière différente plus ou moins explicite dans ce terme chinois?

Revenons à l'écriture. L'écriture est différente de l'écrit. L'écriture porte une autre fonction de la parole: «Si l'écriture, ça peut servir à quelque chose, c'est justement en tant que c'est différent de la parole---de la parole qui peut s'appuyer sur.»¹⁰ Si par la parole quelque chose s'écrit, c'est du signifié qui se fixe. Qu'est-ce qui se fixe par l'écriture? Comment l'écriture chinoise lie au corps de jouissance?

Lacan a formulé: «L'inconscient, c'est que l'être en parlant jouisse.» La lettre est la «précipitation de signifiant» dans son lien à la jouissance. La lettre est tout d'abord un

⁷ Léon Vandermeersch, *L'écriture en Chine*, in *Histoire de l'écriture, de l'idéogramme au multimédia*, sous la direction d'Anne-Marie Christin, Flammarion, Paris, 2001. L'argumentation linguistique de ce texte s'appuie aussi sur cette référence.

⁸ J Lacan, *Le séminaire livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Seuil 2006. P86

⁹ Ibid. P87

¹⁰ Ibid. P82

signifiant, elle est du langage. D'une part, la lettre est la « structure essentiellement localisée du signifiant »¹¹. Elle est le support matériel que le discours concret emprunte au langage; d'autre part, ce qui fonctionne dans l'inconscient est de l'ordre de la lettre est hors sens. La lettre est dans une sorte de l'ordre métonymie du désir où le sens qui ne se produit pas par voie de métaphore. Elle est le dernier réservoir qui contient les premières traces de satisfaction où le sujet trouve son fondement au lieu de l'Autre, mais il en est exclu, et qui ne cesse pas de produire tous ses effets de vérité dans l'être. C'est par là où se situe la fonction de l'écriture qui consiste à opérer une localisation de la jouissance, où un engagement du corps ne pourrait pas passer par l'articulation.

Il semble qu'il y ait une coupure entre signifiant et signifié dans l'écriture alphabétique, mais une continuité dans l'écriture chinoise. Cette continuité qui fait une unité de signifiant et de signifié qui permet davantage d'un accès précipité à la lettre/ l'être. Du coup, la calligraphie chinoise, tout comme le modelage, construit un prolongement du corps de jouissance, en marquant le coup par l'acte de tracé, rassure le sujet dans son l'être/lettre, qui porte sa structure et sa singularité. C'est pourquoi elles ont en quelque sorte un effet thérapeutique, une sorte d' «acting out » au quotidien.

Est-ce que l'écriture chinoise en tant qu'autre voie est suffisante pour accéder au discours de désir ? Ou bien est-ce qu'elle renforce l'Imaginaire au point que le sujet soit tout dans une structure originaire? Mon intention est loin de faire dialoguer les cultures, mais plutôt d'interroger après un détour nécessaire de l'écriture pourquoi la psychanalyse reste comme une pratique de parole et de quelle manière on peut mettre en jeu l'écriture et particulièrement l'écriture chinoise dans la psychanalyse.

L'écriture chinoise permet de former un autre rapport au semblant que celui qui se joue dans l'écriture alphabétique, un semblant qui se manifeste tant vraisemblablement que le sujet se colle à son image en passant par cette *forme*. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas l'opération du moins (-) ou celle de la négation, qui s'exprime concrètement par exemple dans le blanc de l'écriture et de la peinture. La barrière culturelle peut être très souple afin de soutenir cette fonction de négativité. En revanche, si l'écriture qui forme l'espace et le temps fait un autre corps¹², l'écriture chinoise témoigne un corps de non-dire. S'agit-il une transformation du non-dire au dire ou d'une réinvention du dire (mi-dire)?

Je voudrais terminer en citant les commentaires de Freud sur le moi: « Rien n'est plus stable en nous que le sentiment de nous même, de notre propre Moi. Ce moi nous apparaît indépendant, un, et bien différencié de tout le reste. Mais que cette apparence soit trompeuse que le moi au contraire rompt toute limite précise, et se prolonge dans une autre

11 Lacan, Ecrits, Seuil. P501

12 « (Les textes) des taoïstes sont considérés comme des souffles originels, des écrits cosmiques, des signes invisibles qu'il s'agit d'absorber pour sublimer son propre corps. » Brigitte Bartandier, le texte en filigrane, in Du corps au texte, approches comparatives, édité par Brigitte Bapandier et Giordana Charuty, Edition société d'ethnologie, 2008. P18

entité inconsciente que nous appelons le soi et auquel il ne sert proprement que de façade, c'est ce que, la première, l'investigation psychanalytique nous a appris; et d'ailleurs, nous attendons encore maints autres éclaircissements sur les relations qui lient le Moi au soi.

Ainsi donc le sentiment du Moi est lui-même soumis à des altérations, et ses limites ne sont pas constantes.»¹³

¹³ S Freud, *Malaise dans la civilisation* (1929), PUF, 1976.P7-8. « Mais considéré de l'extérieur tout au moins, le Moi paraît comporter des limites nettes et précises. Il n'est qu'un seul état---exceptionnel il est vrai, mais qu'on ne saurait pour cela qualifier de morbide--- qui soit de nature à modifier cette situation : au plus fort de l'état amoureux, la démarcation entre le Moi et l'objet court le risque de s'effacer. A l'encontre de tous les témoignages des sens, l'amoureux soutiendra que Moi et Toi ne font qu'un, et il est tout prêt à se comporter comme s'il en était réellement ainsi. Ce qu'une fonction physiologique peut suspendre momentanément doit naturellement aussi pouvoir être troublé par des processus morbides. La pathologie nous fait connaître une multitude d'états où la délimitation du Moi d'avec le monde extérieur devient incertaine, fait l'objet d'un tracé réellement inexact : dans certains cas, des parties de notre propre corps, voire des éléments de notre propre vie psychique, perceptions, pensées, sentiments, apparaissent comme étrangers, semblent ne plus faire partie du Moi ; dans d'autres cas, on attribue au monde extérieur ce qui visiblement a pris naissance dans le Moi et devrait être reconnu par lui. » Citation à la place de « ».